

Cyberespace et Conscience

Science sans conscience
n'est que ruine de l'âme
Rabelais

Qu'un poète comme Roberto Juarroz ait été invité à l'Unesco et au Premier Congrès Mondial sur la Transdisciplinarité par des scientifiques de stricte obédience et, de surcroît, ait été *entendu* par certains d'entre eux, c'est là une révolution culturelle que l'on n'eût pas imaginée il y a vingt ans. On a vu des esprits scientifiques s'ouvrir à la *philosophia perennis* et faire oeuvre de philosophe ou de poète. C'est le cas aujourd'hui du physicien quantique Basarab Nicolescu avec son essai sur Jakob Boehme et ses *Théorèmes poétiques*. On n'a pas encore vu des philosophes ou des poètes se spécialiser dans les sciences dures. Il y a à cela une raison évidente : c'est que la recherche poétique et philosophique la plus essentielle et la plus rare (Husserl par exemple pour la philosophie et Rûmi pour la poésie) n'est pas une spécialité; c'est — depuis la nuit des temps, depuis le *Rig Véda*, depuis le *Tao-te-King* ou la *Genèse* hébraïque — une recherche ouverte habitée par une visée globalisante, une interrogation des sources ou des fondements qui, dans son essence la plus vivante, est transdisciplinaire.

Ce n'est pas au seul titre de poète-philosophe que j'interviens pour répondre à la cordiale invitation de René Berger, mais en tant que *Voyageur* ou pèlerin de l'Absolu en regard de qui les créations de langue de la poésie et de la philosophie (soeurs siamoises indissociables) sont des véhicules, des instruments opératoires, des pratiques d'éveil pour avancer dans la nuit sur le chemin sans chemin de la recherche. Un livre substantiel ne suffirait pas pour répondre aux trois questions-clés posées par notre ami René Berger. Chacune de ses questions s'ouvre sur une infinité de questions. Je me

limiterai à quelques propos relatifs au langage d'une part et, d'autre part, à la question de "l'homme intérieur" (au sens transcendantal ou eckhartien de l'expression) en interaction avec l'angélisme ou le démonisme du cyberspace.

En soi, le signal numérique binaire "zéro ou un" est un outil universel plus révolutionnaire que les points "noir ou blanc" de la photographie. Outil utilitaire comme l'étymologie de mot outil l'indique. Outil révolutionnaire comme le furent en leur temps l'apparition de l'écriture et l'invention de l'imprimerie. Non pas langage en soi, non pas langage symbolique, mais véhicule de langages, d'oeuvres sonores et d'images. Véhicule unique en son genre, dont la structure binaire "oui ou non" ne peut être dite unitaire sans jeu de mots. Véhicule certes universel puisqu'il transporte en temps dit "réel" toutes langues et toutes images singulières de la planète. En tant que véhicule, le signal numérique est, quant à sa nature, comparable à l'air par rapport au son, aux pigments des couleurs par rapport à l'image ou encore au support du papier et à l'encre par rapport à la lettre. Air, pigments, encre et papier n'ont rien de symbolique en eux-mêmes. N'étant pas symbolique, le signal numérique n'a pas d'autre référent que sa propre nature électronique et photonique. C'est un outil pour ainsi dire démiurgique par sa maîtrise des énergies quantiques ou invisibles de la nature. Nous vivons depuis l'aube du vingtième siècle une accélération fabuleuse des découvertes liées aux potentialités insoupçonnables de la nature que l'homme ne cesse d'actualiser. Au fond, les inventions de l'homme sont les outils de pouvoirs qu'il tire des puissances cachées au coeur de la nature quand il ne prolonge pas la nature par des artefacts. La question de la nature telle qu'elle est posée par René Berger est une question-clef. Question **fondamentale** mais abyssale. Question de langage, car le mot "nature" implique une infinité de sens, de niveaux de perception et de niveaux de réalité. Une philosophie paradoxale de la nature verrait au coeur de la nature des forces triplement contradictoires : créatrices, conservatrices et destructrices (ou encore positives, neutralisantes et négatives). Au-delà de ces ternaires instables et mutables,

cette philosophie ne pourrait pas ne pas poser la question de la source pour ainsi dire transnaturelle des énergies, autrement dit la question de leur essence unitaire et transcendantale, germe du germe dont l'homo sapiens sapiens serait le fruit le plus avancé. Dans cette optique, l'homme serait l'instrument à la fois naturel, contrenaturel et transnaturel le plus sophistiqué de la puissance auto-productrice de la "nature originaire" entre guillemets pour en signaler l'énigme absolue. Poétiquement, on pourrait dire que le cyberspace - en soi de nature quantique dans son invisible fonctionnement, est auto-généré par la nature au moyen d'un outil évolutif: le phénomène humain. C'est dire que l'intentionnalité de l'homme serait le prolongement de l'intentionnalité de la "nature" — toujours entre guillemets. Vision mythique, dira-t-on de cette façon de voir . Percevoir une origine transnaturelle à la racine du langage de l'image de synthèse — que René Berger rapproche de l'Immaculée Conception (0) — , ce n'est pas le fait d'une impression des sens, c'est de l'ordre de l'intuition poétique non-sensible ou en amont des sens. Le témoignage poétique n'est pas toujours subjectif; il peut être de l'ordre de la subjectivité transcendantale ou de l'intériorité de l'intériorité qui, par essence, échappe à toute preuve extérieure. Comme l'écrit René Berger : *Toute voyance est voyage. Tout voyage est initiation* (0). On pourrait ajouter: Toute voyance, tout voyage, toute initiation ont lieu à tel ou tel niveau dans l'infinité des niveaux de perception et de réalité. L'intentionnalité de l'univers est concevable à un certain niveau d'intuition poétique, mais en regard d'autres niveaux de conscience c'est un axiome aussi indémontrable que l'interdépendance universelle.

Dans des articles publiés dans *Le Monde diplomatique* , Philippe Quéau (1) et Jacques Robin (2), tous deux membres du CIRET, ont exprimé leurs espoirs et leurs inquiétudes devant les perspectives encore inimaginables ouvertes par la télématique globale à l'échelle planétaire. Chacun de nous, selon sa nature optimiste ou pessimiste, peut blanchir ou noircir le tableau. Certes les dangers de la cyber-économie sont imprévisibles. Pour l'instant, la situation est anarchique. En octobre 1994, le Congrès américain a voté le Digital

Telephony Act qui permet au gouvernement d'espionner n'importe quelle communication téléphonique numérique. Par contre, le réseau Internet est exclu de cette loi; ses communications cryptées échappent à tout contrôle des Pouvoirs publics. Selon Yves Eudes (3), "il existe désormais des méthodes d'encryptage à la fois très faciles à utiliser par un non-spécialiste et quasiment inviolables, même par les ordinateurs les plus puissants de la National Security Agency". Une aubaine pour les maffieux, trafiquants de drogue, terroristes et prédateurs géofinanciers de tout acabit pour qui le Cyberspace est un nouvel Eldorado hors-la-loi, avec ses nouveaux chercheurs d'or : "golden boys" des *Transnational Corporations*, pirates ou "hackers", francs-tireurs ou "cyber-punks" anarchistes. La dérégulation est telle que le EFF (The Electronic Frontier Foundation) a conçu le projet de "civiliser le Cyberspace". Toute invention utilitaire à l'échelle mondiale engendre le meilleur et le pire. Tout est relatif : en principe, la Bible est du côté du meilleur et la bombe atomique du côté du pire. En pratique, le "Gott mit uns" a fait plus de victimes au nom du Dieu de la Bible que la bombe atomique. Philippe Quéau définit le Cyberspace comme "un lieu de non-droit et de non-Etat". En échappant à tout contrôle, ce nouvel espace libre ne serait-il pas une sorte de "mise entre parenthèses" noématique et, à ce titre, l'inversion métaphorique de l'époque noétique ? Les extrêmes se touchent. L'abîme appelle l'abîme. La vacuité du plein appelle la plénitude du vide. Loi de la Table d'Emeraude: ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, mais inversement puisque l'extérieur est l'inversion de l'intérieur, et plus secrètement: son inversion d'inversion. En ce sens, l'espace incontrôlable du Cyberspace serait le reflet de l'espace incontrôlable de l'époque. Seul l'homme analogique peut fonder l'homme numérique, et non l'inverse. Ceux à qui la télématique donne le vertige sont privés de l'humour du regard transcendantal.

La polémique cyberspaciale ne sévit pas seulement à propos des royalties prélevées par de nouveaux cybervampires sur la circulation de milliards de dollars, mais encore à propos des disparités que les nouvelles technologies ne

cessent de creuser entre le Nord et le Sud comme entre les "branchés" et les exclus à l'intérieur d'une même société à deux, voire à plusieurs vitesses. Les voeux pieux et les bonnes intentions ne changeront rien à la force de rapacité des uns et à la faiblesse ou l'impuissance des autres. A sa naissance, la télévision était en puissance un merveilleux moyen de circulation des connaissances; un moyen d'information universelle sur les interactions des grands espaces culturels en perpétuel état de crise; un moyen de grande diffusion d'oeuvres de création riches de beauté et de vérité; un moyen inespéré d'élévation du niveau culturel des masses. Et qu'avons-nous vu ? Une programmation démagogique fondée sur le nivellement par le bas. Bref, une **télévision-marchandise**, une télévision-spectacle aussi médiocre que les romans de gare. Roland Barthes y a décelé de nouvelles mythologies du quotidien. René Berger en éclaire la magie "semi-onirique", la "mémoire volatile" et la "structure **média-mythologique**" (0) sans poser la question de la verticalité du sens du sens. Je vois plutôt un phénomène de dégénérescence des "Déesses Mères" (0) dans le fait que cette télévision de divertissement décadent n'apporte aucune nourriture à la troisième faim de l'homme après le pain et le sexe : la faim spirituelle . Mutatis mutandis, la question se pose de savoir si les *avoirs* que constituent les banques d'informations du Cyberespace sont de nature à faire fructifier le germe transcendantal de la conscience de soi ou de l'être infiniment profond ?

Selon Samuel Huntington, directeur des études stratégiques à l'Université de Harvard, "les grandes causes de division de l'humanité et les principales sources de conflit seront culturelles". On peut d'ores et déjà imaginer que le Cyberespace deviendra l'espace invisible d'une troisième guerre mondiale, de nature spirituelle cette fois-ci, après la guerre de nature physique de 14/18 et la guerre d'essence psychique de 40/45. Spirituelle au sens où cette guerre souterraine voit déjà s'affronter des hommes de puissance et des hommes de connaissance, des forces de fascination et des forces de communion, des forces d'éveil et des forces d'**endormissement** et d'aliénation, des forces de coagulation et des forces de dissolution, des forces lumineuses et des forces

ténébreuses. Philippe Quéau envisage déjà la nécessité de "techniques de décimation des clones trop prolifiques". Façon de se préparer à la guerre télématique. Aussi est-il aussi vain d'idéaliser que de diaboliser les autoroutes de l'information. Il va de soi que la même énergie transporte de l'information de haute et de basse qualités, des idées de génie et des aberrations, voire de multiples pathologies. "La criminalisation de l'économie mondiale est en marche", annonce Riccardo Petrella (4). En revanche, il est probable qu'un certain nombre de cybermégalomaniques rêvent de créer et de lancer dans les mailles du réseau un virus mortel qui ferait imploser le Cyberespace. Quant à Jean Baudrillard (5), en évoquant le phénomène de masse critique, il imagine déjà "une saturation et une densité telles qu'il en résultera une déflation et un effondrement automatique" à l'échelle planétaire. De son côté, Paul Virilio évoque ce que Epicure appelait "l'accident des accidents" : une désintégration n'atteignant plus seulement les particules de la matière, mais les personnes composant nos sociétés" (6). On peut rêver. On n'en sait rien. A tous ses niveaux de fonctionnement créateur, conservateur ou destructeur , le Cyberespace est déjà et sera le reflet multiple et contradictoire de ce que sont et deviendront les hommes.

Avec les communications en temps dit "réel", le temps dévore l'espace. Dans les anciennes traditions (qui n'ont pas encore entièrement disparu) c'est le contraire, c'est l'espace qui dévore le temps. C'est encore vrai d'une marche dans le désert ou d'une traversée de l'Atlantique à la voile. C'est tout aussi vrai de ceux qui, transformés par des techniques initiatiques opératives, sont désormais habités par le "sens de l'éternité". Jacques Robin considère que le Cyberespace, "efface nos repères spaciaux" : "L'espace public vécu, écrit-il, celui de la rue, de la ville ou de la campagne disparaît". Il y a là, me semble-t-il, confusion des genres ou des niveaux de réalité. L'imprimerie, la téléphonie, la télévision n'ont pas modifié le sentiment culturel des Corses enraciné dans le territoire de leur village natal constituant pour eux et en eux leur point fixe dans l'univers, leur *axis mundi*. Lorsqu'un Corse rencontre un autre Corse sur le continent ou à l'autre bout du monde, sa

première question est celle-ci: *Di quale paese side ?* (prononcez: Di goualé baésé zidè) *De quel village es-tu ?* Les échanges informatiques intercontinentaux n'y changeront rien. Seront aliénés ceux qui auront besoin d'être aliénés en s'enfermant en tête-à-tête devant leur écran de télévirtualité ou en s'accouplant émotionnellement à distance par clones ou alias interposés.

Si, comme nous l'avons dit, le signal numérique n'est pas autre chose qu'un véhicule, par contre ce véhicule est porteur à la vitesse [redacted] *de la lumière* [redacted] non seulement de documents multimédias (sonores, photographiques et textuels) mais aussi d'un nouveau langage d'images virtuelles en trois dimensions. Dans un article récent intitulé *L'impuissance du virtuel*, en réponse au dossier "Les nouveaux maîtres du monde" (4), Jean Baudrillard (5) dénonce l'intoxication médiatique répercutant l'auto-intoxication des milieux télématiques s'enivrant de "la puissance incontrôlable de ces nouveaux maîtres du monde que sont les seigneurs du microsoft et du télécapitalisme". Ainsi, dit-il, le processus s'alimente en boucle. Selon lui, la puissance du "virtuel" n'est justement que virtuelle. "La suprématie du virtuel, conclut-il, ne serait qu'une forme nouvelle de servitude volontaire". Ça tombe comme un couperet c'est-à-dire un peu court. Les prophètes de malheur sont rarement les *cybernétés* du sens.

Le virtuel peut constituer un outil stratégique **expérimental**, un simulateur de campagnes militaires ou d'essais nucléaires, comme il peut engendrer de nouvelles formes de rêve, de nouveaux langages de l'imaginaire plus fantastiques que ceux de Jules Verne et de Van Vogt. Reste que le monde virtuel est ce qu'il est : un niveau de réalité phénoménologique comme le sont différemment l'espace quantique et l'espace cosmologique, l'espace onirique inconscient, l'espace onirique-critique de Salvator Dali, l'espace visionnaire de la peinture, l'espace imaginaire de la science-fiction, l'espace musical, l'espace des **correspondances** de Baudelaire, l'espace poétique de

Rilke ou l'espace littéraire de Maurice Blanchot. La paranoïa ne consiste pas seulement à prendre les vessies pour des lanternes, mais surtout à croire naïvement à ce que voient nos yeux et à ce qu'entendent nos oreilles. "L'hybridation intime entre le corps même du spectateur-acteur et l'espace virtuel dans lequel il est immergé", dont parle Philippe Quéau, n'est-elle pas, mutatis mutandis, analogue à l'hybridation intime entre notre corps et le corps du monde, autrement dit l'univers ou la nature? En être conscient dans un cas comme dans l'autre pose la question du regard intérieur ou du regard du regard. Les cinq sens, disait en substance Jean de la Croix, sont les prisons de l'âme. C'est ici qu'interviennent les niveaux de distanciation clairvoyante du regard à l'égard de tout phénomène, quel qu'il soit. C'est ici qu'a lieu la disparité entre le regard naïf en proie au *Glauben*, dirait Husserl, c'est-à-dire à la croyance dans ce qu'il perçoit, et le regard transcendantal désidentifié de ce qu'il perçoit. En la matière, l'initiation à la phénoménologie transcendantale de la conscience pratiquée par Edmund Husserl (dont la méthode revendique le statut de démarche scientifique) n'est pas le seul passage obligé, mais c'en est un. Il ne s'agit pas d'une philosophie idéaliste mais d'une "métaphysique expérimentale" dirait René Daumal. C'est une pratique initiatique que l'intellect à lui seul ne peut comprendre. La clef de la phénoménologie transcendantale, c'est la réalisation de l'*epochè* ou de la réduction phénoménologique au coeur de la conscience. C'est une voie comparable à celle qu'évoque Maître Eckhart dans son *Traité du détachement*. Ce n'est pas le Cyberspace qui va générer la lumière d'un nouveau regard. C'est le regard transcendantal qui seul pourra donner sens au Cyberspace. Encore une fois, le voyage ici est initiatique.

La phénoménologie transcendantale de la conscience ne peut s'enseigner. Il faut la pratiquer comme le zen dans la nuit de la conscience sans savoir si l'illumination aura lieu ou non. L'aventure paraît improbable. Bien qu'elle soit d'une infinie complexité d'un pas à l'autre dans son vécu immédiat, on peut tenter d'en esquisser les grandes lignes. Le yoga de la conscience, son travail de distanciation, de détachement, de *purification transcendantale*

(selon Husserl) est orienté vers la "mise entre parenthèses" de tout ce qui n'est pas la *source* du regard intérieur de la conscience. C'est une sorte d'expérience suicidaire au feu d'une longue patience. *Il faut une pénible conversion du regard pour l'arracher*, disait Husserl, *aux données naturelles qui ne cessent de s'imposer à la conscience*. La "réduction phénoménologique" ou *epochè* est l'acte sacrificiel le plus absolu qui soit. Ce n'est pas du jour au lendemain que le regard de la conscience naturellement naïve conquiert le pouvoir de *tout* mettre entre parenthèses : la vision de son propre corps et son *moi* psychologique, les pensées et les émotions, la mémoire, l'imagination, les mots, les concepts, les idées, les objets et les contenus de conscience, bref l'être humain *tout entier* ainsi que tous les univers (cosmologique, quantique, cybernétique et autres), y compris *tout* le langage. Folie suicidaire? Certes. Et *tabula rasa* plus radicale que celle de Descartes. Cela paraît simple dans son principe. Mais les identifications sont des noeuds ligamenteux inextricables. Comment faire le «vide absolu» en soi pour réaliser l'*epochè* ? Chacun réalise ce «lâchez-tout» par sa propre voie, y compris parfois, pas toujours, dans l'agonie de sa dernière heure. La mise à nu de la conscience absolue est une mise à mort de la conscience naïve de soi et du monde. Pour piloter dans le Cyberspace, il faut d'abord s'en libérer.

Pratiquer la réduction phénoménologique du langage est un jeu d'enfant si le regard de la conscience a le pouvoir de s'identifier réellement au silence de sa propre source : *identité infinie* qui permet d'échapper à toute identification existentielle ou phénoménale. L'opération consiste à percevoir le *tout-langage* dans l'éclair métaphysique d'un silencieux regard *sans-langage* . On retrouve ici ce que le Nagual Don Juan Matus appelle la *connaissance silencieuse* . Ou Georges Bataille: l'*acéphalité* . Dans la pratique, c'est difficile parce qu'il est toujours difficile de brûler le phantasme de notre propre *moi* , de devenir *acéphale* ou de briser le miroir de notre identité. C'est la brisure de la coquille du *moi* qui révèle l'infiniment ouvert... Comme le dit Maître Eckhart dans son Sermon 51 : "Il faut briser la coque pour que puisse sortir ce qui est caché dedans". L'illusion des systèmes

clos favorise l'éléphantiasis de l'ego identifié au cogito. Chez Husserl, c'est le «Je» transcendantal qui est la source de conscience du cogito. Le cogito est un objet de conscience au même titre que le cogitatum. Notre propre esprit nous est étranger. La pensée la plus intime est un objet extérieur. La question cruciale est de fonder l'univers invisible du Cyberespace dans l'intérieur infini auquel l'homme est destiné à s'ouvrir.

Que reste-t-il après la réduction phénoménologique ? Quel en est le «résidu» alchimique ? RIEN. Dire «rien» est encore un mot de trop. Pour y faire allusion, il ne reste que la «vacuité sans forme» à la source du regard intérieur, une intensité vécue sans langage, une intensité **impersonnelle** (de "conscience intensificatrice de conscience") qu'il est impossible de réduire, qui est en soi innommable, mais que Husserl appelle le "Je" transcendantal. Avec la réduction phénoménologique, la conscience opaque (mais néanmoins hantée par sa transcendance intérieure obscurément pressentie) devient tout à coup transparente à elle-même : il y a illumination, conversion du regard, retournement de sens. Le «résidu» se révèle plénitude du vide, présence et non plus absence, source donatrice originaire. Le nom sacré que les traditions absolutisent dans le langage de leur propre miel (l'Ayin-Soph hébraïque ou l'Atmâ védantique par exemple), la poésie l'appelle plus simplement le Silence du coeur. Ou, au sens le plus transcendantal, *l'homme intérieur* . C'est lui, le véritable *cybernétès* , le pilote du voyage cybernétique de la conscience incarnée dans une âme et un corps.

Reste que la réduction phénoménologique s'ouvre sur une double **transcendance** : la transcendance absolue du Sujet et la transcendance tout aussi énigmatique de l'Objet. Or, par illumination et par une sorte "d'inversion intensificatrice d'inversion" (Abellio), le regard de la conscience transcendantale réalise que l'Objet **transcendantal** est identique au Sujet transcendantal. Equation fondatrice de l'intentionnalité de l'univers. Equation métaphysique de l'Eveil qui n'est pas à résoudre, mais à vivre. En bref, il suffit de commencer à les incarner pour voir et savoir que

le langage husserlien comme le langage eckhartien sont des langages transdisciplinaires. On ne peut pas en dire autant du signal numérique bien qu'il soit - en tant que support ou transport -le plus universel et le plus transdisciplinaire des véhicules.

Cela dit pour en arriver à considérer ceci : le Cyberespace n'est pas seulement le prodigieux univers virtuel de l'homme extérieur. Il l'est certes. Mais rien n'empêche qu'il soit égalementensemencé par l'homme intérieur. Rien n'empêche que le signal numérique soit porteur d'enseignements initiatiques et d'apprentissage de l'éveil. Rien n'empêche qu'il fasse circuler les *Hypertextes* de Maître Eckhart aux yeux de qui la racine de la déité est sans nom, sans icône, sans son et sans image. Rien n'empêche qu'il sème à tout vent la *Charte de la Transdisciplinarité*. Au-delà du bien et du mal, au-delà de l'éthique et de l'esthétique, il y a ce que l'hérétique Kierkegaard appelle le "religieux": ce qui "relie", mais relie "qui" à "quoi" ?

Internet comme son nom l'indique est un réseau interne, un réseau intérieur reliant dans l'invisible des millions d'utilisateurs d'ordinateurs, eux visibles, installés un peu partout devant leur écran dans le monde extérieur. Moyen de communication qui paraîtrait magique aux yeux d'un Néanderthalien. Le courrier électronique *e-mail* est comparable à la télépathie puisqu'il échange des pensées d'un bout à l'autre du monde presque instantanément. Mais l'invisibilité d'Internet est d'ordre **phénoménologique** comme l'univers quantique lui-même. L'intériorité quantique de l'espace est aussi phénoménale que l'intériorité spirituelle ou sentimentale. L'intériorité transcendantale n'est pas de nature phénoménale. On ne peut y faire allusion qu'en parlant de l'intérieur infini ou de l'intériorité de l'intériorité: là où se nourrissent les racines de la conscience absolue au sens de dé-liée ou dés-identifiée. Il y a en effet en nous conscience absolue de la relativité de nos états de conscience et de connaissance. La cyberculture comme la cyber-économie, la cyber-imagerie virtuelle comme la cybersexualité circulant dans l'univers télématique (à l'échelle planétaire par ses réseaux câblés comme à l'échelle

extraplanétaire par ses satellites) sont forcément les multiples et chaotiques reflets de ce que les hommes sont effectivement dans leur cerveau, leur coeur et leur sexe.

Il adviendra nécessairement que des "lecteurs" entre guillemets plus éveillés que d'autres apprendront à lire les "mondes" virtuels, à les déchiffrer pour y déceler des archétypes, des traces d'images primordiales, des résidus de rêves collectifs, des reflets inconscients du psychisme humain. Le Cyberespace ne va pas générer un homme nouveau. Ce n'est pas la télématique qui va libérer les hommes de la tyrannie de leurs multiples "moi" contradictoires. Internet n'est pas un réseau initiatique à la recherche de la pierre philosophale. Les télématiciens appellent "unité centrale" la partie de l'ordinateur regroupant les organes de calcul et la mémoire centrale; mais, étant eux-mêmes privés de centre de gravité, ils n'ont pas la moindre conscience de leur propre unité centrale. Les questions transdisciplinaires qui fondent, traversent et dépassent toutes les disciplines sont nécessairement les questions philosophiques fondamentales: d'où vient-on? qui est-on? où va-t-on? qu'est-ce que l'univers? quel est le sens du Voyage ? Qu'est-ce que la vie? Quel est le sens de la mort? "La mort, disait Antonin Artaud, est un pli auquel on a contraint la conscience, un jour, il n'y a pas si longtemps" (Je cite de mémoire). Avec la télévirtualité, des télématiciens vont se croire immortels en sauvegardant leur propre clone dans leur CD-ROM. Au mieux, les *newsgroups* du cyberespace peuvent accélérer les échanges conviviaux entre les hommes. Au pire, multiplier les malentendus de langage où le faux vrai et le vrai faux seront indiscernables. Car la télématique n'a pas de sens en soi. Le sens provient toujours de l'intérieur comme le sens transcendantal provient de la source donatrice originaire. L'histoire des civilisations, écrit Jung dans *Ma vie*, est une histoire des stades successifs de la conscience. En ce qui concerne la phylogénèse, le cyberespace peut contribuer à ouvrir des brèches dans les frontières qui séparent les peuples et à faire naître, à la longue, une conscience d'appartenance à plusieurs niveaux de culture, d'**identification** et de territorialité. Pour prendre l'exemple d'un chercheur

breton : il pourra se sentir de tel terroir, à la fois Breton et Français, d'origine chrétienne et trans-religieux, Européen et Terrien, et de surcroît Cybercosmique par son **appartenance** au cosmos. Il faudrait une ontogénèse beaucoup plus avancée pour que ce même Breton à l'esprit planétaire se sente également **trans-humain** et trans-cosmique au coeur d'une conscience ouverte à la transcendance-immanente du tiers secrètement inclus effectivement incarné et non pas simplement intellectualisé. Une telle perspective est une vue de l'esprit. La vie , éternelle Vallée de l'Etonnement, est, par essence, imprévisible. Personne ne sait ce qu'est la vie. Et peut-être utilisons-nous le signal numérique sans savoir si, dans son essence, il n'aurait pas le pouvoir de nous utiliser aussi. Car le chiffre en base 2 (0 ou 1) ou le *bit* qui compose le signal numérique et fonctionne comme un "oui ou non" pourrait cacher la puissance du tiers secrètement inclus au coeur de tout binaire.

La conscience de notre toute-ignorance du Grand Jeu infini de la vie est le fondement même de notre liberté de vision, d'action et de création. Le Cyberespace fait nécessairement partie du Jeu du Monde et du "Nous" transcendantal. Chacun de nous peut y participer selon son inspiration en y injectant des graines de conscience et de vérité vivante plutôt que des graines de violence aveugle et d'illusions mortifères. Comme tout langage clos, l'information fermée sur elle-même est une prison. Tout langage ouvert comme l'est le langage transdisciplinaire est fondé sur la "connaissance silencieuse" ou la connaissance de l'inconnaissance positivement vécue. Elle seule peut nous rendre libres. C'est en ce sens qu'il faut entendre les mots de Raymond Abellio : "La vérité est du côté de la mort". Qu'elle soit naïve ou transcendantale, *negatio* ou *negatio negationis*, la conscience de la mort est la pierre de touche. Quel serveur *on line* issu de je ne sais quel Agartha m'apprendra à mieux vivre, à mieux m'ouvrir, à mieux voir, à mieux faire, à mieux mourir, à mieux être ? Pour l'instant, le Cyberespace est une expérience ouverte, c'est "l'expérience sans vérité" dirait Giorgio Agamben (7). Ce système de systèmes ne peut pas ne pas générer une foule

d'antagonismes dans lesquels, dirait Stéphane Lupasco, l'hétérogène est en lutte incessante avec l'homogène. Reste à voir si les interfaces qu'on appelle les *windows* sont des fenêtres en trompe-l'oeil ou des fenêtres aveuglées de soleil.

Des artistes comme Frank Stella (8), "le premier artiste de l'ère de l'ordinateur et de la bureautique", selon l'historien d'art Bernard Ceysson (9), Jean-Marc Philippe et Fred Forest (10) expérimentent les technologies nouvelles dans la création artistique. Ils créent de nouvelles esthétiques de la communication, de nouvelles formes d'art sociologique. Fred Forest notamment est soutenu par René Berger et Edgar Morin. Opposer, comme d'autres l'ont fait, cet art sociologique à la culture élitaire est une aussi grandenaïveté que d'opposer l'enseignement initiatique à l'enseignement universitaire. Il y a là une évidente confusion des niveaux. L'art n'est pas seulement multidirectionnel. A l'échelle de Jacob des niveaux de réalité et de perception, chaque démarche artistique est à sa place à l'échelon de son expérimentation. Personnellement, l'art sociologique ne m'éclaire ni me nourrit en rien, mais il m'apparaît collectivement nécessaire par sa dimension d'humour (faire croire aux téléspectateurs qu'on les photographie à travers leur écran à partir d'un plateau de télévision); par son action subversive (le mythe du mètre carré artistique); par sa force de provocation (quelque peu dadaïste comme le blablabla de la sculpture téléphonique planétaire) . Cet art sophistiqué dans sa technologie et ses **performances** est souvent une sorte d'art brut télématique, un art de l'éphémère à propos duquel Pierre Restany a la générosité de penser "que Fred Forest est extrêmement conscient du fait qu'aujourd'hui encore c'est l'écrit qui est la mémoire et c'est l'écran qui est l'oubli". Cet art de consommation ou de jouissance immédiate est généralement un art de divertissement pascalien plutôt qu'un art éveilleur, un art de fascination plutôt qu'un art de communion, bien qu'il puisse dans certains cas être générateur d'un sens du partage dans la découverte de nouveaux espaces sensoriels, au mieux d'un regard perplexe et interrogateur devant les rébus des simulations, des

simulacres et des truquages. Les oeuvres acryliques de Stella usinées par des logiciels apathiques n'empêcheront personne de dormir. Je ne suis pas aussi optimiste que Philippe Quéau pour voir dans le virtuel "un instrument idéal pour l'apprentissage de la ressaisie de soi, un laboratoire d'expérience ontologique". J'en doute, car la vie simulée, la vie virtuelle, la vie désincarnée de l'infographie ne remplacera jamais la présence incarnée et la vie réelle — qui n'est d'ailleurs réelle que si "Je suis" entre guillemets.

Lors de la création en 1984 en Italie du "premier groupe de travail et de recherche sur l'Esthétique de la Communication et des Systèmes", les signataires, parmi lesquels Fred Forest, déclarent qu'ils soutiennent "la prépondérance des réseaux et des fonctions sur l'information elle-même" ou la prépondérance du mécanisme de l'échange sur le contenu de l'échange. Philosophie proche de la vision de Mc Luhan pour qui la lumière électrique est de l'information pure, un médium sans message . Peut-être ne sommes-nous encore qu'au degré zéro de la création cybernétique. Tout le monde s'accorde à dire que les potentialités créatrices de l'infographie des images de synthèse sont quasiment infinies. Pourquoi pas. En attendant, ma philosophie se résume en trois mots: *On verra bien!* J'attends tranquillement une performance de Fred Forest qui ait la force d'intériorité d'un dessin de Fred Deux ou la force d'évocation et d'éveil de ce raccourci d'Antonin Artaud: "L'état d'âme fait oublier l'âme".

En soi la télématique m'apparaît une invention fabuleuse. Il faut dire que mon éthique en la matière est aussi paradoxale que celle de Wittgenstein disant: "Je suis émerveillé par le ciel *de quelque façon qu'il soit.*" Après tout, comparé à la complexité de notre cerveau avec ses cent milliards de neurones et ses milliards de milliards de synapses, comparé au cerveau infiniment secret de l'univers, le cerveau du Cyberespace n'est peut-être qu'un jeu d'enfants . On sait qu'en faisant l'amour et la guerre les hommes ne sont pas autre chose que de grands enfants attardés. Le néolithique c'était hier et c'est encore aujourd'hui. Malgré son passage de la pierre taillée au

microprocesseur, l'homme — à quelques exceptions près — n'est pas encore né; il n'est encore qu'un être de transition. C'est pourquoi Jean Carteret prépara avant de mourir un livre posthume intitulé *Lorsque l'homme sera né*. D'ici là, la question se pose d'injecter du Sens majuscule dans le Cyberespace. Ce sens du sens est généré par ce que l'Apocalypse appelle la lutte de tous contre tous. C'est dire que la "guerre sainte" du Cyberespace est ouverte. Je pose la question à Basarab Nicolescu: qu'allons-nous faire pour faire de la *Charte de la Transdisciplinarité* un nouveau Cheval de Troie ?

Michel Camus

- (0) René Berger : *L'origine du futur* , Collection Transdisciplinarité dirigée par Basarab Nicolescu, à paraître en février-mars 96 aux Editions du Rocher.
- (1) Philippe Quéau :
Le virtuel (vertus et prestiges) , Ed. Champ Vallon 1993
La révolution des images virtuelles et Qu'est-ce que la télévirtualité in *Le Monde diplomatique* , août 1993.
Qui contrôlera la cyber-économie in *Le Monde diplomatique* , février 1995.
Internet, média pour le XXIè siècle in *Le Monde diplomatique* , juin 1995.
- (2) Jacques Robin : *Les dangers d'une société de l'information planétaire* in *Le Monde diplomatique* , février 1995.
- (3) Yves Eudes : *L'odyssée des pirates dans la jungle Internet* in *Le Monde diplomatique* , juin 1995.
- (4) *Pouvoirs fin de siècle : Les nouveaux maîtres du monde* in *Le Monde diplomatique*, mai 1995.
- (5) Jean Baudrillard : *L'impuissance du virtuel* in *Libération* , 6 juin 1995.
- (6) Paul Virilio : *Alerte dans le cyberspace* in *Le Monde diplomatique*, août 1995.
- (7) Giorgio Agamben : *Bartleby ou la création* , Circé 1995.
- (8) Frank Stella , *Working Space* 1986, *Champs d'oeuvre* , Ed. Hermann 1988.
- (9) Bernard Ceysson, in *Art-studio* n°1, été 1986, cité par Elisabeth Lebovici, *Les sens dessus dessous de Stella* in *Libération* , 31 juillet 1995.
- (10) Fred Forest : *100 actions (art sociologique/esthétique de la communication)* Z'Editions, février 1995.